

AIMER
son prochain ?

MISSION POSSIBLE !

AMOUR DU PROCHAIN, PAUVRETÉ, SOLIDARITÉ INTERNATIONALE

Issiaka Coulibaly est docteur en théologie et président de l'Université de l'Alliance Chrétienne d'Abidjan, institution créée à partir de la FATEAC (Faculté de Théologie Évangélique de l'Alliance Chrétienne) en Côte d'Ivoire.

AIMER SON PROCHAIN

À quoi cela ressemble-t-il d'aimer son prochain ?

L'Écriture nous donne quelques clés dans la mesure où elle nous met nous-mêmes en position de référence pour ce qui est de la manière d'aimer notre prochain. Elle nous dit bien : « Tu aimeras ton prochain comme tu t'aimes toi-même ! » (cf. Matthieu 22.39), et également « Ce que tu veux que les gens fassent pour toi, toi, sois le premier à le faire pour eux » (cf. Matthieu 7.12). Nous sommes au cœur de ce dont il est question. Prenons un exemple : s'il s'agit de faire quelque chose pour le bénéfice d'enfants, en tant que père de famille, je réfléchis à ce que je fais pour mes enfants, à ce qui est important pour eux. La communauté que je fréquente à Abidjan est en train de construire une école. Nous sommes appelés à donner notre avis. Les réponses que j'apporte sont en rapport avec ce que je souhaiterais comme école pour mes propres enfants. Quels enseignants, quel système de sécurité, quelle cantine est-ce que je voudrais pour eux ?

Il y a quelque chose de nous dans le prochain. Il ne faut pas taire cette partie de nous qu'est le prochain, cette partie du prochain qui est en nous. Je peux proposer quelque chose pour les autres à partir de ce que je voudrais pour moi et pour les miens.

Ce n'est pas toujours facile d'aimer...

Non, ce n'est pas toujours facile d'aimer. Surtout celui qui est différent, qui ne pense pas comme moi ou même qui me fait la guerre. Il s'agit d'accepter de l'écouter, de le connaître au-delà des clichés, de recevoir de lui à partir de ce qu'il me permet d'apprendre de lui. Cela demande de consentir à certains efforts.

Il faut beaucoup de patience : il y a en effet des raisons qui rendent difficile l'amour du prochain. Il faut les connaître et accompagner chacun. Il y a tellement de blessures que les uns ou les autres ont reçues. Peut-être que vous, en tant qu'individu, n'êtes pas à l'origine de ces blessures mais que vous représentez quelque chose qui y renvoie. D'où l'importance de la patience, du fait de parler, de connaître l'autre et de se laisser connaître par lui.

En tant que chrétiens, nous savons que c'est Dieu qui nous le demande et le modèle est celui que lui-même nous donne, lui qui nous a aimés de façon gratuite. Je prends souvent l'exemple suivant : je viens du nord de la Côte d'Ivoire, une région un peu plus défavorisée que le sud en termes de pluviométrie : or la pluie est un enjeu important. Lorsque Dieu fait pleuvoir, il sait qui dans le village est bon ou méchant, mais il fait pleuvoir sur tout le monde. C'est la même chose pour le soleil. Nous avons là une invitation à regarder notre prochain d'une façon différente en nous rappelant constamment ce que nous-mêmes nous avons reçu par la générosité de Dieu mais que nous ne méritons pas. C'est ce qui doit conduire nos relations les uns avec les autres – un jour peut-être ce sera le cas de la relation entre les États. Si Dieu nous traitait comme nous le méritons que se passerait-il ?

Est-il possible d'aimer son prochain ? Oui, mais cela ne va pas sans travail sur soi. Notre Seigneur a vécu cela : il a payé pour des gens qui le condamnaient.

L'AMOUR DU PROCHAIN DANS LE CONTEXTE IVOIRIEN

Pouvez-vous nous parler du sujet de l'amour du prochain à partir de votre expérience ?

La question du prochain s'est posée de manière particulière pour moi il y a une vingtaine d'années lorsque la Côte d'Ivoire est entrée dans une période instable de son histoire politique et sociale, avec des débats entre partis politiques influençant la question du développement et de la justice sociale. La question qui s'est posée était celle de savoir **qui est mon prochain**.

Nous avons une réponse rapide à cette question. Mais lorsqu'on entre dans des situations de conflit et de vraie tension sociale, on se rend compte que les choses sont plus complexes. Nous étions en effet un pays relativement stable politiquement depuis l'accession à l'indépendance dans les années 60. Mais les choses se sont compliquées avec la crise économique au début des années 80. L'économie ivoirienne est basée sur l'agriculture : nous sommes un grand producteur de café et de cacao – et d'autres matières se sont aussi ajoutées. Notre situation est devenue plus difficile avec la chute des cours mondiaux. Quand il y a suffisamment à partager, les choses se passent relativement bien. Les problèmes surgissent lorsque les richesses deviennent rares. Cela a conduit à une vraie crise politique dans les années 90. C'est dans ce contexte que la question « Qui est mon prochain ? » s'est posée pour nous. Dans notre situation elle a notamment pris la forme : qui est vraiment Ivoirien et qui est étranger ?

Depuis ce moment cette question me suit personnellement et c'est aussi le cas pour nous en tant qu'institution de formation biblique et théologique. Nous pensons que cette situation n'est pas particulière à la Côte d'Ivoire, mais touche plusieurs pays dans l'ouest de l'Afrique. Si nous voulons préparer des hommes et des femmes utiles à l'Église et à la société, la question du prochain se pose. C'est dans la mesure où nous arrivons à reconnaître qui est notre prochain que nous pouvons ensuite parvenir à savoir comment l'aimer et c'est quand les choses deviennent compliquées que la maturité de notre amour est mise à l'épreuve. N'aiment vraiment en effet que les personnes qui ont atteint une certaine maturité. **Aimer le prochain, implique d'aimer quelqu'un qui est différent.**

RELATIONS ENTRE LA FRANCE ET L'AFRIQUE***Et si l'on voulait élargir la thématique de l'amour du prochain aux relations de personnes vivant en France avec les personnes vivant en Afrique ?***

Il me semble qu'il est difficile, voire impossible d'aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas et qu'on ne voit pas. Je me demande si le grand défi dans les relations entre chrétiens des anciennes colonies et chrétiens français n'est pas ou n'était pas la méconnaissance les uns des autres. Quand j'habitais en France, une grande partie de ce que j'entendais dire dans les Églises au sujet de l'Afrique correspondait au discours d'hommes politiques français plutôt qu'à une connaissance personnelle (soit par relation directe, soit via le rapport de missionnaires). Or disons-le clairement : le discours politique sur l'Afrique est souvent très schématique et a ses propres objectifs. Je ne suis pas sûr qu'il soit une bonne base de relations saines entre chrétiens. L'amour vient par la connaissance mutuelle et nous avons donc besoin de nous connaître.

Dans la solidarité internationale, je peux être mû par l'amour pour mon prochain, dans la mesure où ce sont des êtres humains comme moi qui sont concernés par mon action. Jusqu'où puis-je aller dans l'élan de cet amour si je n'en viens pas à connaître un peu plus et un peu mieux les personnes ?

Pourquoi est-ce que j'insiste sur ce point ? Dans ma réflexion personnelle en rapport avec les sujets de l'aide et de la pauvreté je remarque que pour beaucoup de cultures africaines, l'une des questions centrales est celle de la dignité humaine. Comment venir au secours de quelqu'un qui est dans le besoin en gardant un regard qui maintienne complètement sa dignité en tant qu'humain ? C'est une démarche qu'il est plus facile de faire quand on connaît la personne. De ce que j'entends ici et là en Afrique de l'Ouest, c'est une préoccupation très importante. J'écoute les proverbes africains qui révèlent beaucoup de choses significatives et je me rends compte, par exemple, qu'il faut que le secours à celui qui a besoin d'aide soit ponctuel, afin qu'il ne demeure pas toujours dans cette situation mais retrouve une position lui permettant de venir à son tour au secours de quelqu'un dans la communauté. Je crois qu'on se souciera davantage de la dignité de la personne aidée si on la connaît.

Le passé des relations entre la France et l'Afrique pose-t-il un problème dans l'établissement de bonnes relations aujourd'hui ?

Il faudrait peut-être commencer par s'entendre sur le passé. Le passé pose peut-être moins de problèmes que l'actualité ! Le passé est passé. Il faut le regarder et en tirer les enseignements qui s'imposent, en parler, non pas d'abord pour incriminer qui que ce soit, mais pour que tout le monde soit à peu près au même niveau d'information. Certes il y a beaucoup de débats sur telle et telle chose qui est arrivée, sur les réparations à faire, etc. Mais le point sur lequel je souhaite insister est la bonne information : que l'on sache ce qui s'est passé.

Ensuite, on en vient à regarder l'actualité : nous sommes en effet acteurs de ce qui se passe aujourd'hui – en tout cas nous sommes appelés à l'être d'une façon ou d'une autre. Les Églises en France ont l'avantage d'avoir sur leur sol des Africains qui vivent avec eux. Ce sont des voix qu'il est important d'écouter. Dans un deuxième temps il est aussi bon d'avoir l'occasion d'entendre des Africains qui vivent sur le continent africain. Cela ouvre la porte à une sorte de dialogue. C'est ainsi que les chrétiens français peuvent prendre connaissance de telle ou telle situation ou de telle ou telle prise de position politique française par rapport à nos pays qui ont un impact sur nos communautés – y compris sur les communautés chrétiennes.

Y a-t-il un devoir de solidarité internationale des pays du Nord envers les pays du Sud ?

Peu de questions peuvent se régler uniquement au niveau local. Tout se tient un peu ! Peut-être est-ce la nature de l'aide qu'il faudrait changer. Souvent lorsque l'on pose les questions de pauvreté, on pense en termes d'euros ou de dollars à envoyer. L'histoire de ces dernières décennies montre que cela ne marche pas toujours. On peut se référer ici à la pensée de Dambisa Moyo sur l'« aide fatale ». Elle montre que les sommes colossales allouées à l'aide n'ont pas vraiment aidé à changer les choses. Cela signifie que ce n'est peut-être pas sous cet angle qu'il faudrait voir les choses.

En Côte d'Ivoire, nous produisons du café et du cacao. Le prix de ce que nous produisons est fixé ailleurs que chez nous. C'est un premier problème. Le deuxième problème est celui de la transformation. Ce café et ce cacao sont vendus brut et aucune transformation ne se fait en Côte d'Ivoire. Or si nous faisons cela chez nous, nous pourrions créer des emplois et gérer depuis notre pays une partie de la distribution. Les quantités transformées pour le marché ivoirien sont minimales par rapport à ce qui est exporté. La pauvreté du paysan et de tous ceux qui lui sont liés part de là. Sur qui pèse la responsabilité de ce phénomène ? Il me semble qu'elle est des deux côtés. On peut évoquer les politiques chez nous. Mais c'est aussi la loi du consommateur. Dans ces conditions, on maintient un état de pauvreté chez le producteur et chez tous ceux qui lui sont liés. Ici, aider serait permettre que le producteur puisse transformer et distribuer ses produits.

Nous avons un sentiment d'injustice : cela semble arranger tout le monde que nous soyons maintenus dans cette situation de pauvreté. Nous produisons ce qui peut être transformé ici ou là et après nous ne maîtrisons plus rien. Je sais que c'est peut-être un leurre que de penser que quelqu'un puisse accepter de se défaire d'une partie de ce qui a fait sa richesse pour que quelqu'un d'autre devienne riche. Mais si on veut vraiment aider au développement, c'est à ce niveau qu'il faut travailler.

Tim Chester explique que le commerce nous connecte au monde et nous met en relations avec des gens très éloignés de nous. Et il demande si ces relations sont une bénédiction ou une malédiction. Dans la chaîne de production de ce que nous consommons se commettent parfois des injustices flagrantes. Est-ce encore l'amour du prochain qui joue ici et si oui comment ? Comment vivre dans ce domaine d'une manière qui corresponde à ce que Dieu attend de nous ?

Du point de vue du consommateur, l'un des points importants serait la question de l'information. Si on considère un produit donné, se pose le problème de la traçabilité : d'où vient-il ? Comment a-t-il été fabriqué ? Quels sont les problèmes d'injustice ? À partir du moment où le consommateur est informé, c'est à lui aussi d'exiger un peu plus de justice sur les produits qu'il achète. Dans certains cas cela peut se faire avec un boycott, mais la forme appartient au consommateur. Le point que je cherche à souligner est qu'il ne pourra le faire que dans la mesure où il a la bonne information.

Il faut cependant faire deux précisions : il ne s'agit pas que cette information accable le consommateur. On ne peut pas arrêter de vivre par mauvaise conscience. D'autre part, il va falloir gérer l'information de façon responsable. Développons un peu ce dernier point. Depuis quelques années, il y a une lutte menée en Côte d'Ivoire contre l'utilisation des enfants dans les plantations de café et de cacao. C'est un vrai problème, mais qui est souvent mal posé. D'abord parce qu'il l'est par des personnes qui n'ont pas d'intérêt réel pour ces enfants. Nous avons eu une succession de régimes politiques et chacun a utilisé cette problématique contre l'autre. C'était une guerre de positionnement politique au niveau international. Mais le souci que les enfants soient scolarisés plutôt que de les laisser travailler, je ne l'ai pas toujours vu. On part d'un vrai problème que l'on utilise à des fins politiciennes. On construit quelque chose sur l'histoire de ces enfants sans travailler au changement.

Avoir et gérer correctement l'information, c'est aussi être capable d'apprécier les choses en tenant compte du contexte. J'ai vu un jour un film qui avait été fait sur le travail des enfants par quelqu'un venu de Belgique. Ce qu'il ne savait pas, c'est que dans tous nos villages africains, pendant les vacances scolaires, les enfants vont aux champs accompagner leurs parents. Tous. Une partie de l'éducation de l'enfant se fait aussi dans ce contexte de travail. Quand on vient de Belgique avec une caméra et qu'on filme des situations auxquelles on ne comprend pas forcément grand-chose et qu'on le présente en disant que la situation du travail des enfants a atteint tel pourcentage en Côte d'Ivoire, on est complètement à côté de la vérité. Ces erreurs sont évitables si on parle avec les gens ! En l'occurrence, il aurait fallu mieux se renseigner, consulter un ou deux sociologues sur le terrain.

LE LOCAL ET LE GLOBAL

Face à la pauvreté, quelle est la place des projets à petite échelle ? Ont-ils leur importance ou les vrais changements se situent-ils au niveau économique et politique ?

Les petits projets sont éminemment importants. Les très grandes choses dont on ressent le besoin à l'échelle d'un pays ou d'un continent commencent souvent par de petites choses qui produisent de la transformation au niveau local. Les vrais changements se situent déjà au niveau des mentalités. Ceux-ci viennent aussi de la participation d'un individu à quelque chose de très petit. J'appellerais cela une sorte de pastorale de la responsabilité.

Face à certaines problématiques internationales on se sent si petit qu'on est paralysé et tenté de ne rien faire. Mais ce n'est pas une solution ! Les petites actions impliquent des personnes qui, en travaillant, peuvent voir des changements advenir au niveau local. Elles sont très importantes parce qu'elles permettent à des individus de se rendre compte qu'il est possible de faire des choses. C'est un encouragement extraordinaire à aller de l'avant. Nous avons pu le voir dans certaines régions de Côte d'Ivoire où les gens sont devenus des acteurs de transformation.

La force de changement vient du bas. Lorsque nous aurons de plus en plus de personnes convaincues par l'expérience que les transformations sont possibles non seulement dans le discours mais dans la réalité, je pense que les transformations les plus grandes se feront à ce moment-là. On aura de vrais acteurs quand on aura des personnes à l'origine de petits changements. Ce n'est pas d'abord la taille qui importe mais la prise de conscience que cela permet.